



Critiques | Littérature

Des lions mangeurs d'hommes tuent. La chasse est ouverte et les tensions s'exacerbent au village. Le Mozambicain Mia Couto, d'une grande justesse

L'ombre des grands fauves

CATHERINE SIMON

Dès son premier roman, *La Vérandra des frangipaniers* (Albin Michel, 2000) – c'est-à-dire bien avant *La Pluie ébahie* (Chandeigne, 2014) ou *L'Accordeur de silences* (Métailié, 2011) –, le lecteur s'était demandé si ce Mia Couto du Mozambique, cet écrivain créole, moderne griot de la vie sociale, était bien un Africain blanc. Avec *La Confession d'une lionne*, on sait qu'il n'en est rien. Ce type est un fauve. Sa griffe s'est aiguisée avec le temps, découpant, de livre en livre, une œuvre unique, féministe, tout en mélancolie et en colère sépia.

L'histoire de chasseurs et de lions mangeurs d'hommes qu'il nous conte aujourd'hui le confirme avec éclat. « *Inspirée de faits et de personnages réels* », annonce Mia Couto dans la préface, elle fait se croiser le chasseur solitaire Arcanjo Baleiro, la jeune villageoise rebelle Mariamar et sa mère, l'énigmatique Hanifa Assulua. Tout commence par un fait divers : en 2008, au nord du Mozambique, des attaques de lions contre les habitants de la région de Palma sont signalées. On compte rapidement près de trente morts. Des chasseurs sont envoyés de Maputo, la capitale. Ils mettront deux mois à tuer les bêtes assassines.

Ancien journaliste (au quotidien *Noticias*, puis à l'hebdomadaire *Tempo*), Mia Couto connaît la chanson. Une fois retombé le rideau de l'actualité, une fois passée la frénésie de l'instant, le roman peut s'avancer, mettre des mots, une couleur, voire un sens, sur un drame que les journaux n'ont fait qu'effleurer. Né en 1955, dans un pays (ex-colonie portugaise) qu'il n'a jamais quitté, l'écrivain phare du Mozambique a toujours pris très au sérieux les croyances, chuchotis et autres fabuleux racontars qui recourent – et désignent – les contradictions et les conflits cachés d'une société. Ils en sont le plus sûr symptôme. Mettre ses mains de romancier dans la boue magique des mystères populaires n'a jamais effrayé Mia Couto. Ici encore, il s'en donne à cœur joie.

Crimes, viols, bannissements

C'est dans le village de Kulumani, le jour où on enterre les restes de sa sœur aînée, Silência, victime des lions, que Mariamar commence son récit et que s'ouvre le livre. La jeune fille est considérée par ses proches comme un peu fêlée : il lui arrive d'entrer en transe et d'avoir des visions – de « *muser les ombres* », se moque sa mère, la rude Hanifa. Seul le grand-père, Adjiru, semble aimer la gamine et comprendre le mal qui la ronge. « *Ce n'est pas toi le problème, ma petite-fille*, lui dit-il, un



jour, pour la consoler. *Le problème est dans cette maison, ce village. Kulumani n'est plus un lieu, c'est une maladie.* » Le père, Genito Serafim Mpepe, ivrogne invétéré, n'a pas cette intelligence ni cette générosité. Sa « violence, quand il est sobre, finit par être plus douloureuse que sa cruauté dans les moments d'ivresse », découvre assez vite Arcanjo Baleiro, le chasseur venu de Maputo, dont le récit alterne avec celui de Mariamar.

Car la chasse aux lions, si elle mobilise bien des énergies – notamment celle de l'administrateur Florindo Makwala, de son épouse obèse et de l'écrivain Gustavo Regalo, « intellectuel célèbre » recruté pour faire un reportage sur les événements –, donne aussi l'occasion de faire peu à peu connaissance avec les habitants du village, acteurs, témoins ou victimes du drame. Acteurs ? Oui, car derrière leur silence, certains d'entre eux ont enfoui de terribles secrets. Il y a des histoires dans l'histoire, comme chaque fois chez Mia Couto. Des crimes cachés, viols, bannissements, sans oublier l'« ancienne et interminable guerre » des femmes, qui se réveillent à l'aube « comme des soldats ensommeillés » et traversent le jour « comme si la Vie était [leur] ennemie ».

La précision et la justesse avec lesquelles sont décrites les sensations physiques des personnages, joyeuses ou douloureuses, ont sans doute moins à voir avec le « réalisme magique » des écrivains latino-américains, dont Mia Couto n'est qu'un lointain cousin, qu'avec son propre parcours. C'est après avoir étudié la médecine et la biologie à Maputo que le futur romancier, après son détour par le journalisme, a renoué avec les matières scientifiques : biologiste, il enseigne aujourd'hui l'écologie à l'université. Ecrivain du dimanche, Mia Couto ? Alors, vive les dimanches et mort aux autres jours ! Ce n'est pas la lionne qui nous contredira. ■

Extrait

« Les seins sont un signe à Kulumani : par leur taille, les mères savent quand elles doivent soumettre leurs filles aux rituels d'initiation. Ce qui pour moi était un jeu innocent était un affront pour le village (...). Fille et petite-fille d'assimilés, je ne rentrais pas dans un monde guidé par des commandements archaïques. Mon péché redoublait à cause des temps de crise que nous vivions. Plus la guerre nous volait de certitudes, plus nous avons besoin de l'assurance d'un passé constitué d'ordre et d'obéissance. »

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Au Mozambique.
MAURO PINTO

**LA CONFESSION
DE LA LIONNE**
(*A confissão
da leoa*),
de Mia Couto,
traduit du
portugais
(Mozambique)
par Elisabeth
Monteiro
Rodrigues,
Métailié,
240 p., 18 €.